

1950

Aimé Césaire

Discours sur le colonialisme

↳ Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Éditions Réclame, 1950; rééd. Paris, Présence africaine (1955), 2004, p. 7-28 (extraits).

Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.

Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.

Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde.

Le fait est que la civilisation dite «européenne», la civilisation «occidentale», telle que l'ont façonnée deux siècles de régime bourgeois, est incapable de résoudre les deux problèmes majeurs auxquels son existence a donné naissance : le problème du prolétariat et le problème colonial ; que, déferée à la barre de la «raison» comme à la barre de la «conscience», cette Europe-là est impuissante à se justifier ; et que, de plus en plus, elle se réfugie dans une hypocrisie d'autant plus odieuse qu'elle a de moins en moins chance de tromper.

L'Europe est indéfendable.

Il paraît que c'est la constatation que se confient tout bas les stratèges américains.

En soi cela n'est pas grave.

Le grave est que «l'Europe» est moralement, spirituellement indéfendable.

Et aujourd'hui il se trouve que ce ne sont pas seulement les masses européennes qui incriminent, mais que l'acte d'accusation est proféré sur le plan mondial par des dizaines et des dizaines de millions d'hommes qui, du fond de l'esclavage, s'érigent en juges.

On peut tuer en Indochine, torturer à Madagascar, emprisonner en Afrique Noire, sévir aux Antilles. Les colonisés savent désormais qu'ils ont sur les colonialistes un avantage. Ils savent que leurs «maîtres» provisoires mentent.

Donc que leurs maîtres sont faibles.

Et puisque aujourd'hui il m'est demandé de parler de la colonisation et de la civilisation, allons droit au mensonge principal à partir duquel prolifèrent tous les autres.

Colonisation et civilisation ?

La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, entendre

dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point ; ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de *Dieu*, ni extension du *Droit* ; d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli*, ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant *Cambaluc*), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étirole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact* ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières d'*établir contact*, était-elle la meilleure ?

Je réponds *non*.

Et je dis que de la *colonisation* à la *civilisation*, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine. [...]

Cela dit, il paraît que, dans certains milieux, l'on a feint de découvrir en moi un « ennemi de l'Europe » et un prophète du retour au passé *anté-européen*.

Pour ma part, je cherche vainement où j'ai pu tenir de pareils discours ; où l'on m'a vu sous-estimer l'importance de l'Europe dans l'histoire de la pensée humaine ; où l'on m'a entendu prêcher un quelconque *retour* ; où l'on m'a vu prétendre qu'il pouvait y avoir *retour*.

La vérité est que j'ai dit tout autre chose : savoir que le grand drame historique de l'Afrique a moins été sa mise en contact trop tardive avec le reste du monde, que la manière dont ce contact a été opéré ; que c'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est « propagée » ; que notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée sur notre route et

que l'Europe est comptable devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire.

Par ailleurs, jugeant l'action colonisatrice, j'ai ajouté que l'Europe a fait fort bon ménage avec tous les féodaux indigènes qui acceptaient de servir; ourdi avec eux une vicieuse complicité; rendu leur tyrannie plus effective et plus efficace, et que son action n'a tendu à rien de moins qu'à artificiellement prolonger la survie des passés locaux dans ce qu'ils avaient de plus pernicieux.

J'ai dit - et c'est très différent - que l'Europe colonisatrice a enté l'abus moderne sur l'antique injustice; l'odieux racisme sur la vieille inégalité.

Que si c'est un procès d'intention que l'on me fait, je maintiens que l'Europe colonisatrice est déloyale à légitimer *a posteriori* l'action colonisatrice par les évidents progrès matériels réalisés dans certains domaines sous le régime colonial, attendu que la *mutation brusque* est chose toujours possible, en histoire comme ailleurs; que nul ne sait à quel stade de développement matériel eussent été ces mêmes pays sans l'intervention européenne; que l'équipement technique, la réorganisation administrative, « l'eupéanisation », en un mot, de l'Afrique ou de l'Asie n'étaient - comme le prouve l'exemple japonais - aucunement liés à l'occupation européenne; que l'eupéanisation des continents non européens pouvait se faire autrement que sous la botte de l'Europe; que ce mouvement d'eupéanisation *était en train*; qu'il a même été ralenti; qu'en tout cas il a été faussé par la mainmise de l'Europe.

À preuve qu'à l'heure actuelle, ce sont les indigènes d'Afrique ou d'Asie qui réclament des écoles et que c'est l'Europe colonisatrice qui en refuse; que c'est l'homme africain qui demande des ports et des routes, que c'est l'Europe colonisatrice qui, à ce sujet, lésine; que c'est le colonisé qui veut aller de l'avant, que c'est le colonisateur qui retient en arrière. [...]

1951

Georges Balandier

La situation coloniale : approche théorique

↳ Georges Balandier, « La situation coloniale : approche théorique » (1951), *Les Cahiers internationaux de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2001/1, n° 110, p. 9-27 (extrait)

L'un des événements les plus marquants de l'histoire récente de l'humanité est l'expansion, à travers le globe, de la plupart des peuples européens; elle a entraîné l'assujettissement - quand ce ne fut pas la disparition - de la quasi-totalité des peuples dits attardés, archaïques ou primitifs. L'action coloniale, au cours du XIX^e siècle, est la forme la plus importante, la plus grosse de

conséquences prise par cette expansion européenne; elle a bouleversé brutalement l'histoire des peuples qu'elle soumettait; elle a, en s'établissant, imposé à ceux-ci une situation d'un type bien particulier. On ne saurait ignorer ce fait. Il conditionne non seulement les réactions des peuples « dépendants » mais explique encore certaines réactions des peuples récemment émancipés. La situation coloniale pose des problèmes au peuple soumis - qui répond à ceux-ci dans la mesure où un certain « jeu » lui est concédé -, à l'administration qui représente la nation soi-disant tutrice (et défend les intérêts locaux de cette dernière), à l'État fraîchement créé sur lequel pèse tout un passif colonial; actuelle, ou en cours de liquidation, cette situation entraîne des problèmes spécifiques qui doivent provoquer l'attention du sociologue. Cet après-guerre a manifesté l'urgence et l'importance du problème colonial dans sa totalité; il est caractérisé par des entreprises difficiles de reconquête, par des émancipations et des concessions plus ou moins conditionnelles; il annonce une phase technique de la colonisation faisant suite à la phase politico-administrative.

Il y a seulement quelques années, une estimation grossière, mais significative, rappelait que les territoires coloniaux couvraient, alors, le tiers de la surface du globe et que sept cents millions d'individus, sur les deux milliards de population totale, constituaient des peuples sujets¹; jusqu'à une époque très récente, la majeure partie des populations n'appartenant pas à la race blanche, si l'on exclut la Chine et le Japon, ne connaissait qu'un statut dépendant contrôlé par l'une des nations européennes coloniales. Ces peuples dominés, répartis en Asie, Afrique et Océanie, relèvent tous des cultures dites « attardées », ou « sans machinisme »; ils composent le champ de recherche à l'intérieur duquel opèrent - et opèrent - les anthropologues ou ethnologues. Et la connaissance, de caractère scientifique, que nous avons des peuples colonisés reste due, pour une large part, aux travaux entrepris par ceux-ci. De tels travaux, en principe, ne pouvaient (ou ne devaient) ignorer un fait aussi important, celui de la colonisation, qui depuis un siècle ou plus impose un certain type d'évolution aux populations soumises; il semblait impossible que l'on ne tînt pas compte des conditions concrètes dans lesquelles s'accomplit l'histoire proche de ces peuples. Ce n'est pourtant que d'une manière très inégale que les anthropologues prirent en considération ce contexte précis qu'implique la situation coloniale; nous avons l'occasion de le manifester dans un travail actuellement en cours. D'une part, des chercheurs obsédés par la poursuite de l'ethnologiquement pur, du fait inaltéré et conservé miraculeusement dans sa primitivité, ou des chercheurs exclusivement avides de spéculation théorique méditant sur le destin des civilisations ou les origines de la société; d'autre part, des chercheurs engagés dans de multiples enquêtes pratiques, et de portée restreinte, se contentant d'un empirisme commode ne dépassant guère le niveau d'une technique; entre ces deux extrémités, la distance est longue - elle conduit des confins de l'anthropologie dite « culturelle » à ceux de l'anthropologie dite « appliquée ». D'un côté, la situation coloniale est rejetée parce que perturbatrice ou n'est envisagée que comme l'une des causes des changements culturels; de l'autre côté, elle n'est considérée que sous certains de ses aspects - ceux concernant de manière évidente le problème traité - et n'apparaît pas comme agissant en tant que totalité. Pourtant, toute étude actuelle des sociétés colonisées visant

1. Raymond Kent
« The Colonial Crisis and the Future of the World »
dans R. Linton (éd.), *The Science of Man in the World Crisis*, New York, Columbia University Press, 1945, p. 100.

à une connaissance de la réalité présente et non à une reconstitution de caractère historique, visant à une compréhension qui ne sacrifie pas la spécificité pour la commodité d'une schématisation dogmatique, ne peut se faire que par référence à ce complexe que nous avons nommé situation coloniale [...].

1952

Frantz Fanon

Peau noire, masques blancs

⇒ Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (1952),
Paris, Le Seuil, 1971, p. 7-13

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment
la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement,
l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.
(Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*)

L'explosion n'aura pas lieu aujourd'hui. Il est trop tôt... ou trop tard.

Je n'arrive point armé de vérités décisives.

Ma conscience n'est pas traversée de fulgurances essentielles.

Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses
soient dites.

Ces choses, je vais les dire, non les crier. Car depuis longtemps le cri est sorti
de ma vie.

Et c'est tellement loin...

Pourquoi écrire cet ouvrage? Personne ne m'en a prié.

Surtout pas ceux à qui il s'adresse.

Alors? Alors, calmement, je réponds qu'il y a trop d'imbéciles sur cette terre.
Et puisque je le dis, il s'agit de le prouver.

Vers un nouvel humanisme...

La compréhension des hommes...

Nos frères de couleur...

Je crois en toi, Homme...

Le préjugé de race...

Comprendre et aimer...

De partout m'assaillent et tentent de s'imposer à moi des dizaines et des cen-
taines de pages. Pourtant, une seule ligne suffirait. Une seule réponse à fournir
et le problème noir se dépouille de son sérieux.

Que veut l'homme?

Que veut l'homme noir?

Dussé-je encourir le ressentiment de mes frères de couleur, je dirai que le Noir n'est pas un homme.

Il y a une zone de non-être, une région extraordinairement stérile et aride, une rampe essentiellement dépouillée, d'où un authentique surgissement peut prendre naissance. Dans la majorité des cas, le Noir n'a pas le bénéfice de réaliser cette descente aux véritables Enfers.

L'homme n'est pas seulement possibilité de reprise, de négation. S'il est vrai que la conscience est activité de transcendance, nous devons savoir aussi que cette transcendance est hantée par le problème de l'amour et de la compréhension. L'homme est un OUI vibrant aux harmonies cosmiques. Arraché, dispersé, confondu, condamné à voir se dissoudre les unes après les autres les vérités par lui élaborées, il doit cesser de projeter dans le monde une antinomie qui lui est coexistante.

Le Noir est un homme noir; c'est-à-dire qu'à la faveur d'une série d'aberrations affectives, il s'est établi au sein d'un univers d'où il faudra bien le sortir.

Le problème est d'importance. Nous ne tendons à rien de moins qu'à libérer l'homme de couleur de lui-même. Nous irons très lentement, car il y a deux camps: le blanc et le noir.

Tenacement, nous interrogerons les deux métaphysiques et nous verrons qu'elles sont fréquemment fort dissolvantes.

Nous n'aurons aucune pitié pour les anciens gouverneurs, pour les anciens missionnaires. Pour nous, celui qui adore les nègres est aussi « malade » que celui qui les exécute.

Inversement, le Noir qui veut blanchir sa race est aussi malheureux que celui qui prêche la haine du Blanc.

Dans l'absolu, le Noir n'est pas plus aimable que le Tchèque, et véritablement il s'agit de lâcher l'homme.

Il y a trois ans que ce livre aurait dû être écrit... Mais alors les vérités nous brûlaient. Aujourd'hui elles peuvent être dites sans fièvre. Ces vérités-là n'ont pas besoin d'être jetées à la face des hommes. Elles ne veulent pas enthousiasmer. Nous nous méfions de l'enthousiasme.

Chaque fois qu'on l'a vu éclore quelque part, il annonçait le feu, la famine, la misère... Aussi, le mépris de l'homme.

L'enthousiasme est par excellence l'arme des impuissants. Ceux qui chauffent le fer pour le battre immédiatement. Nous voudrions chauffer la carcasse de l'homme et partir. Peut-être arriverions-nous à ce résultat: l'Homme entretenant ce feu par auto-combustion.

L'Homme libéré du tremplin que constitue la résistance d'autrui et creusant dans sa chair pour se trouver un sens.

Seuls quelques-uns de ceux qui nous liront devineront les difficultés que nous avons rencontrées dans la rédaction de cet ouvrage.

Dans une période où le doute sceptique s'est installé dans le monde, où, aux dires d'une bande de salauds, il n'est plus possible de discerner le sens du non-sens, il devient ardu de descendre à un niveau où les catégories de sens et de non-sens ne sont pas encore employées.

Le Noir veut être Blanc. Le Blanc s'acharne à réaliser une condition d'homme.

Nous verrons au cours de cet ouvrage s'élaborer un essai de compréhension du rapport Noir-Blanc.

Le Blanc est enfermé dans sa blancheur.

Le Noir dans sa noirceur.

Nous essaierons de déterminer les tendances de ce double narcissisme et les motivations auxquelles il renvoie.

Au début de nos réflexions, il nous avait paru inopportun d'explicitier les conclusions qu'on va lire.

Le souci de mettre fin à un cercle vicieux a seul guidé nos efforts.

C'est un fait : des Blancs s'estiment supérieurs aux Noirs.

C'est encore un fait : des Noirs veulent démontrer aux Blancs coûte que coûte la richesse de leur pensée, l'égale puissance de leur esprit.

Comment s'en sortir ?

Nous avons employé tout à l'heure le terme de narcissisme. En effet, nous pensons que seule une interprétation psychanalytique du problème noir peut révéler les anomalies affectives responsables de l'édifice complexe. Nous travaillons à une analyse totale de cet univers morbide. Nous estimons qu'un individu doit tendre à assumer l'universalisme inhérent à la condition humaine. Et quand nous avançons ceci, nous pensons indifféremment à des hommes comme Gobineau ou à des femmes comme Mayotte Capécia. Mais, pour parvenir à cette saisie, il est urgent de se débarrasser d'une série de tares, séquelles de la période infantine.

Le malheur de l'homme, disait Nietzsche, est d'avoir été enfant. Toutefois, nous ne saurions oublier, comme le laisse entendre Charles Odier, que le destin du névrosé demeure entre ses mains.

Aussi pénible que puisse être pour nous cette constatation, nous sommes obligé de la faire pour le Noir, il n'y a qu'un destin. Et il est blanc.

Avant d'ouvrir le procès, nous tenons à dire certaines choses. L'analyse que nous entreprenons est psychologique. Il demeure toutefois évident que pour nous la véritable désaliénation du Noir implique une prise de conscience abrupte des réalités économiques et sociales. S'il y a un complexe d'infériorité, c'est à la suite d'un double processus :

- économique d'abord ;
- par intériorisation ou, mieux, épidermisation de cette infériorité, ensuite.

Réagissant contre la tendance constitutionnaliste de la fin du XIX^e siècle, Freud, par la psychanalyse, demanda qu'on tînt compte du facteur individuel. À une thèse phylogénétique, il substituait la perspective ontogénétique. On verra que l'aliénation du Noir n'est pas une question individuelle. À côté de la phylogénie et de l'ontogénie, il y a la sociogénie. En un sens, pour répondre au vœu de Leconte et Damey¹, disons qu'il s'agit ici d'un sociodiagnostic.

Quel est le pronostic ?

Mais la Société, au contraire des processus biochimiques, n'échappe pas à l'influence humaine. L'homme est ce par quoi la Société parvient à l'être. Le pronostic est entre les mains de ceux qui voudront bien secouer les racines vermoulues de l'édifice.

Le Noir doit mener la lutte sur les deux plans : attendu que, historiquement, ils se conditionnent, toute libération unilatérale est imparfaite, et la pire erreur

serait de croire en leur dépendance mécanique. D'ailleurs, les faits s'opposent à une pareille inclination systématique. Nous le montrerons.

La réalité, pour une fois, réclame une compréhension totale. Sur le plan objectif comme sur le plan subjectif, une solution doit être apportée.

Et ce n'est pas la peine de venir, avec des airs de « crabe-c'est-ma-faute », proclamer qu'il s'agit de sauver l'âme.

Il n'y aura d'authentique désaliénation que dans la mesure où les choses, au sens le plus matérialiste, auront repris leur place.

Il est de bon ton de faire précéder un ouvrage de psychologie d'un point de vue méthodologique. Nous faillirons à l'usage. Nous laissons les méthodes aux botanistes et aux mathématiciens. Il y a un point où les méthodes se résorbent.

Nous voudrions nous y placer. Nous essaierons de découvrir les différentes positions qu'adopte le nègre en face de la civilisation blanche.

Le « sauvage de la brousse » n'est pas envisagé ici. C'est que, pour lui, certains éléments n'ont pas encore de poids.

Nous estimons qu'il y a, du fait de la mise en présence des races blanche et noire, prise en masse d'un complexus psycho-existential. En l'analysant, nous visons à sa destruction.

Beaucoup de nègres ne se retrouveront pas dans les lignes qui vont suivre.

Pareillement beaucoup de Blancs.

Mais le fait, pour moi, de me sentir étranger au monde du schizophrène ou à celui de l'impuissant sexuel n'attaque en rien leur réalité.

Les attitudes que je me propose de décrire sont vraies. Je les ai retrouvées un nombre incalculable de fois.

Chez les étudiants, chez les ouvriers, chez les souteneurs de Pigalle ou de Marseille, j'identifiai la même composante d'agressivité et de passivité.

Cet ouvrage est une étude clinique. Ceux qui s'y reconnaîtront auront, je crois, avancé d'un pas. Je veux vraiment amener mon frère, Noir ou Blanc, à secouer le plus énergiquement la lamentable livrée édiflée par des siècles d'incompréhension.

L'architecture du présent travail se situe dans la temporalité. Tout problème humain demande à être considéré à partir du temps. L'idéal étant que toujours le présent serve à construire l'avenir.

Et cet avenir n'est pas celui du cosmos, mais bien celui de mon siècle, de mon pays, de mon existence. En aucune façon je ne dois me proposer de préparer le monde qui me suivra. J'appartiens irréductiblement à mon époque.

Et c'est pour elle que je dois vivre. L'avenir doit être une construction soutenue de l'homme existant. Cette édification se rattache au présent, dans la mesure où je pose ce dernier comme chose à dépasser.

Les trois premiers chapitres s'occupent du nègre moderne. Je prends le Noir actuel et j'essaie de déterminer ses attitudes dans le monde blanc. Les deux derniers sont consacrés à une tentative d'explication psychopathologique et philosophique de l'*exister* du nègre.

L'analyse est surtout régressive.

Les quatrième et cinquième chapitres se situent sur un plan essentiellement différent.

Au quatrième chapitre, je critique un travail² qui, à mon avis, est dangereux. L'auteur, O. Mannoni, est d'ailleurs conscient de l'ambiguïté de sa position. C'est peut-être là un des mérites de son témoignage. Il a essayé de rendre compte de la situation. Nous avons le droit de nous déclarer insatisfait. Nous avons le devoir de montrer à l'auteur en quoi nous nous écartons de lui.

Le cinquième chapitre, que j'ai intitulé «L'expérience vécue du Noir», est important à plus d'un titre. Il montre le nègre en face de sa race. On s'apercevra qu'il n'y a rien de commun entre le nègre de ce chapitre et celui qui cherche à coucher avec la Blanche. On retrouvait chez ce dernier un désir d'être Blanc. Une soif de vengeance, en tout cas. – Ici, au contraire, nous assistons aux efforts désespérés d'un nègre qui s'acharne à découvrir le sens de l'identité noire. La civilisation blanche, la culture européenne ont imposé au Noir une déviation existentielle. Nous montrerons ailleurs que souvent ce qu'on appelle l'âme noire est une construction du Blanc.

Le Noir évolué, esclave du mythe nègre, spontané, cosmique, sent à un moment donné que sa race ne le comprend plus.

Ou qu'il ne la comprend plus.

Alors il s'en félicite et, développant cette différence, cette incompréhension, cette désharmonie, il y trouve le sens de sa véritable humanité. Ou plus rarement il veut être à son peuple. Et c'est la rage aux lèvres, le vertige au cœur, qu'il s'enfonce dans le grand trou noir. Nous verrons que cette attitude si absolument belle rejette l'actualité et l'avenir au nom d'un passé mystique.

Étant Antillais d'origine, nos observations et nos conclusions ne valent que pour les Antilles – tout au moins en ce qui concerne le Noir *chez lui*. Il y aurait une étude à consacrer à l'explication des divergences qui existent entre Antillais et Africains. Peut-être la ferons-nous un jour. Peut-être aussi sera-t-elle rendue inutile, ce dont nous ne pourrions que nous féliciter. [...]